

## Lecture d'« Ariel » : la République de Rodó

In: Bulletin Hispanique. Tome 73, N°1-2, 1971. pp. 31-49.

---

Citer ce document / Cite this document :

Le Gonidec B. Lecture d'« Ariel » : la République de Rodó. In: Bulletin Hispanique. Tome 73, N°1-2, 1971. pp. 31-49.

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hispa\\_0007-4640\\_1971\\_num\\_73\\_1\\_4034](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hispa_0007-4640_1971_num_73_1_4034)

---

# LECTURE D' « ARIEL » : LA RÉPUBLIQUE DE RODÓ

---

## *A la juventud de América.*

En 1896, dans *El que vendrá*, puis dans *La novela nueva*, Rodó avait crié son désir de renouveau des lettres et de la pensée. Il avait vingt-cinq ans et parlait au nom de la jeunesse uruguayenne. En 1898 encore, c'est au nom des jeunes du parti Colorado qu'il réclame une rénovation des mœurs politiques. En 1900, *Ariel* est dédié « a la juventud de América », mais Rodó ne s'identifie plus à elle : « ¿Reflejaréis quizá en el arte que os estudie imágenes más luminosas y triunfales que las que han quedado de nosotros? » Lire cette œuvre, c'est tenter de comprendre pourquoi son auteur s'est adressé à la jeunesse : dans quelles intentions et pour quelles raisons.

Lui-même s'en est expliqué dans certaines lettres où il présente son ouvrage à ses correspondants d'Amérique ou d'Espagne. Ainsi, le 20 mars 1900, il écrit à Unamuno<sup>1</sup> : « He ambicionado iniciar con mi modesto libro, cierto movimiento de ideas en el seno de aquella juventud, para que ella oriente su espíritu y precise su programa dentro de las condiciones de la vida social e intelectual de las actuales sociedades de América. » Dans ces lignes, Rodó se présente comme un éveilleur d'esprits : son propos n'est pas d'imposer une doctrine, mais de susciter un courant de pensée avec toute la prudence qui convient à une entreprise pédagogique si ambitieuse : c'est donc au delà d'un parti pris de neutralité, au delà de l'impartialité

1. Pour toute référence aux écrits de Rodó autres qu'*Ariel*, nous utiliserons les *Obras completas*, Madrid, Aguilar, 1957, désignées sous l'abréviation *O. C.*, et nous préciserons soit le titre de l'œuvre, soit la rubrique dans laquelle se trouve l'écrit cité, ainsi que la page et la colonne (a ou b) quand il s'agira d'une citation. *O. C.*, *Correspondencia*, p. 1300 a.

de l'exposé, de l'équilibre de ses parties et de la sérénité de la forme qu'il faudra parfois rechercher les idées de l'auteur. La même phrase citée invite à mener cette recherche sans oublier que c'est l'avenir de l'Amérique qui préoccupe Rodó, mais aussi que sa réflexion s'élabore à partir de ce qu'est le présent.

Or, il n'a pas une connaissance directe de la réalité américaine dans son ensemble. Hormis de courts séjours à Buenos Aires, il n'a pas quitté l'Uruguay. Ce qu'il sait d'elle lui est fourni notamment par les livres et revues qu'il reçoit trop rarement à son goût : il parle dans *Ariel* du « doloroso aislamiento de los pueblos que la componen ». C'est essentiellement la réalité du Río de la Plata qui alimente sa réflexion. Quand il s'adresse à la jeunesse d'Amérique, c'est l'image concrète de la jeunesse uruguayenne qui l'inspire. Et le programme qu'il conçoit pour celle-ci, il le propose à celle-là. Encore faut-il préciser, pour trouver le point d'appui exact de sa pensée, qu'*Ariel* ne peut s'adresser évidemment à la grande masse d'analphabètes que comptait l'Uruguay à l'époque, ni même à ceux qui, sachant lire, n'ont pas un niveau de culture suffisant pour franchir l'obstacle de la forme et parvenir à une compréhension de l'œuvre. Le public imaginé auquel s'adresse Rodó dans le nécessaire dialogue entre l'auteur et son lecteur ne peut être que la frange supérieure — l'élite — de la jeunesse uruguayenne. Dans le Montevideo du début du siècle seuls peuvent l'entendre les quelques milliers de jeunes gens qui ont le privilège de pouvoir accéder à la culture<sup>2</sup>. C'est précisément eux qu'il a le plus fréquentés : certains sont ses élèves depuis deux ans, puisque, tout en préparant *Ariel*, il enseigne la littérature à l'Université de Montevideo. Dans son livre, il continue à leur parler comme un maître à ses élèves : « vuestras primeras páginas, las confesiones que nos habéis hecho... ». Leur image est présente à son esprit et guide sa pensée lorsqu'il écrit *Ariel*.

On ne peut manquer d'être frappé à la lecture du premier chapitre de l'œuvre par l'abondance des termes qui expriment une carence de la volonté : « angustia », « desaliento », « decep-

2. Antonio Crompone, *La ideología de Batlle*, Montevideo, 1936. L'auteur indique qu'en 1908, 50,4 % des enfants en Uruguay étaient analphabètes. A Montevideo la proportion ne serait que de 27,3 %. Il ajoute que les Facultés de Montevideo au début du siècle comptaient chacune quelque 400 étudiants.

ción », « desengaño », « dolor », « duda », « estupor », « indecisión », « vacilación », et d'autres encore caractérisent cet état. Certes Rodó utilise là un vocabulaire très en usage dans les romans français des dernières décades du XIX<sup>e</sup> siècle : les premières œuvres de Huysmans et de Paul Bourget notamment. Au point que l'on peut se demander s'il ne voit pas la société américaine à travers le miroir des lettres françaises. Mais cette interrogation en appelle une autre : pourquoi Rodó a-t-il retenu de ses lectures précisément celles qui mettaient en évidence la dé-moralisation de la jeunesse de la fin du siècle ? Les témoignages que l'on peut recueillir sur le climat social de l'Uruguay de l'époque autorisent à penser que rien dans leur environnement ne prédispose les jeunes de ce pays à l'enthousiasme. Amadeo Almada a pu obtenir en 1904 le premier prix à un concours organisé par la *Tribuna Popular* grâce à un livre intitulé *Del problema nacional*, où il dresse un sinistre constat de soixante-dix ans d'indépendance jalonnés de quarante-cinq révolutions : « Somos una sociedad enferma, una sociedad fuera de quicio que no entrará en él sino mediante el esfuerzo perseverante de generaciones ilustradas conscientes de su misión... ». De même Alberto Zum Felde, qui aura vingt ans en 1910, caractérise ainsi la situation sociale au début du siècle : « ...abrumador el parasitismo oficial y cínica la moralidad administrativa, endémica la retórica, la pereza, la abulia, así en la juventud burguesa como en la chusma mestiza<sup>3</sup>... ». Et Rodó lui-même, quand il peut parler à cœur ouvert, dans ses lettres à Juan Francisco Piquet par exemple, juge la société de son temps avec non moins de sévérité<sup>4</sup>.

Il faut tenir compte de cette réalité, où *Ariel* plonge ses racines, pour comprendre la démarche adoptée par l'auteur dans le premier chapitre du livre. Après l'avoir entendu dire « de los pueblos que sienten y consideran la vida como vosotros, serán siempre la fecundidad, la fuerza, el dominio del porvenir », on est surpris de lire « vuestras primeras páginas... hablan de indecisión y de estupor a menudo ». C'est que Rodó

3. Alberto Zum Felde, *Proceso intelectual del Uruguay*, Montevideo, Ed. Claridad, 1941.

4. O. C., *Correspondencia*, p. 1271.

veut avant tout redonner à cette jeunesse, vue comme groupe social, l'enthousiasme, la confiance en elle qu'elle devrait avoir au seuil de la vie. C'est pourquoi sont répétés dans les premières pages les mots « conquistar » et « esfuerzo », invitation insistante à plus d'énergie, si ce n'est d'héroïsme. Parfois, au « à quoi bon » qu'il pressent en réponse, il oppose le « qu'importe » : c'est malgré la réalité, contre elle, qu'il faut s'affirmer, en la défiant au besoin, « alta la frente... en la sonrisa un altanero desdén ». Parfois au contraire il accepte l'évidence, mais c'est aussitôt pour indiquer une perspective d'espoir : ainsi le premier chapitre s'organise autour d'un même mouvement qui se répète six fois : de l'existence du découragement à la possibilité, ou la nécessité, de le dominer.

Foi, confiance..., ces mots souvent répétés dans le texte ont parfois laissé croire que Rodó y affirmait son optimisme. On voit qu'il n'en est rien. C'est un optimisme paradoxal ou tactique que le sien, un parti pris d'exaltation que sa voix ne peut d'ailleurs soutenir longtemps : que l'on compare les accents héroïques des premières pages et la fermeté dépouillée des phrases qui concluent le chapitre I. Parfois même sa confiance dans la vertu du verbe le conduit à systématiser sa pensée. En conclusion de l'apologue, mal venu, de la pauvre folle, il affirme que la foi en l'avenir « basta para mantener la animación y el contento de la vida, aun cuando nunca haya de encarnarse en la realidad ». Mais quelques pages plus loin, revenant sur la même idée, il lui ôte le caractère absolu qu'elle avait précédemment : « La fe en el porvenir, la confianza en la eficacia del esfuerzo humano son el antecedente de toda acción enérgica. » Ainsi le réconfort qu'il veut apporter, la confiance qu'il veut faire naître, ne sont pas des buts en eux-mêmes : ils ne sont que préparation à une action de réforme, de rénovation. Ne voir dans l'« idéalisme » de Rodó que le culte des idées généreuses et des beaux sentiments, c'est s'en tenir aux apparences. Idéaliste, il l'est ici parce qu'il croit en la force d'action de l'idée, quand elle est soutenue par la volonté : « Basta que el pensamiento insista en ser ... para que su dilatación sea ineluctable y para que su triunfo sea seguro. »

*Preocupaciones ideales.*

Alors que dans le premier chapitre Rodó procède à une généralisation constante, partant toujours de l'individu pour aboutir au groupe social, les premières pages du deuxième chapitre rendent un son différent. On croirait lire les *Motivos de Proteo*, œuvre postérieure à *Ariel*, mais à laquelle l'auteur pense déjà. Les mots « vocación », « aptitud », orientent le lecteur vers les problèmes du développement de la personne qui font l'objet de ce livre. « Debe velar en lo íntimo de vuestra alma, la conciencia de la unidad fundamental de nuestra naturaleza. » On pense à Montaigne, soucieux de concilier les forces qui s'opposent en lui, passions, instincts, raison, afin de conserver sa liberté. La citation de la pensée de Renan maintient l'esprit dans cette direction : « El fin de la criatura humana no puede ser exclusivamente saber, ni sentir, ni imaginar, sino ser real y enteramente humana. »

Et puis soudain la critique d'un système d'éducation exclusivement orienté en vue de l'exercice d'un métier — fin utilitarie — l'appel à la pensée d'Auguste Comte mettant en garde contre une spécialisation abusive, nous indiquent que nous faisons fausse route. Rodó a voulu conférer plus d'autorité peut-être à sa pensée, ou en atténuer le caractère actuel et donc polémique, en lui donnant une assise très large : mais son intention est extrêmement précise et en rapport étroit avec le climat de la société dans laquelle il vit. L'économie uruguayenne du début du siècle n'est pas industrialisée au point de requérir la formation d'ouvriers ou de cadres d'un haut niveau technique. Il l'a lui-même reconnu dans son discours *El trabajo obrero en el Uruguay* (1908) et a cité le chiffre de 5.000 entreprises employant 40.000 ouvriers. Une autre source indique pour la même date 16.017 entreprises et 67.394 salariés<sup>5</sup>. Si donc Rodó utilise ici la pensée d'Auguste Comte, fondée sur l'analyse d'une situation toute différente, c'est pour attaquer avec plus de force ceux qui, selon lui, ont perverti sa doctrine

5. Germán Rama, *Las clases medias en la época de Batlle*, Montevideo, 1950.

et l'ont transformée en un « empirismo utilitario de muy bajo vuelo » : le positivisme, qui a perdu, en tant que système philosophique, sa suprématie dans l'Université depuis 1892 environ<sup>6</sup>, persiste comme attitude de pensée, car il correspond à un besoin et répond à une demande. Le développement du commerce de la laine, des peaux, de la viande, apporte la richesse aux producteurs de la pampa et aux négociants de Montevideo, qui d'ailleurs étaient fréquemment les mêmes<sup>7</sup>. Ainsi se trouvent créées les conditions propices à une diversification des activités économiques, vers la construction immobilière par exemple, ou la fabrication de biens de consommation. La bourgeoisie créole de la capitale peut être, après les banquiers anglais, la grande bénéficiaire de cette évolution si elle saisit, en utilisant ses ressources financières et sa formation culturelle, les chances qui lui sont offertes. C'est dans ce contexte que Rodó formule la mise en garde contenue dans ce chapitre III d'*Ariel* : « Yo os ruego que os defendáis, en la milicia de la vida, contra la mutilación de vuestro espíritu por la tiranía de un objetivo único e interesado. » Un tel objectif est en fait condamné non parce qu'il est unique et crée un déséquilibre — à la page précédente « la tiránica absorción de un alto entusiasmo » a été admise — mais parce qu'il est intéressé : il est orienté vers l'utilité matérielle.

Ainsi, après avoir paru plaider pour un harmonieux développement de la personne humaine — « unidad y concierto de la vida » — et pour une meilleure compréhension entre tous les membres du corps social — « sentimiento de la solidaridad » — Rodó en vient à proposer à ses jeunes lecteurs, à travers l'apologue du vieux Roi, une philosophie du dédoublement. L'ac-

6. Arturo Ardao, *Espiritualismo y positivismo en el Uruguay*, México, 1950. Rodó, dans *Ariel*, critique les vulgarisations du positivisme : l'empirisme ici, le scientisme au début du chapitre IV. Dans *Rumbos nuevos* (O. C., *El mirador de Próspero*, p. 505 a), il précisera ses critiques et dira quels sont les enseignements du positivisme que l'on doit conserver. Il serait important pour une meilleure compréhension d'*Ariel* d'étudier si Rodó ne reprend pas dans son livre un matériel linguistique déjà utilisé lors de la querelle qui a opposé spiritualistes et positivistes. Une réponse affirmative à cette question signifierait que certains mots — « idéal » par exemple — n'ont pas la même résonance pour un lecteur d'aujourd'hui que pour un Uruguayen de l'époque.

7. Dans sa *Breve historia del Uruguay* (Montevideo, Arca, 1967), Luis Carlos Benvenuto analyse au chapitre II les raisons de ce développement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

tivité utilitaire, en d'autres termes l'engagement dans le présent, est aliénante. Il ne peut y avoir de conciliation entre elle et la vie spirituelle. Tout au plus doit-on se résigner à une coexistence hélas inévitable. « No entreguéis nunca a la utilidad sino una parte de vosotros. Aun dentro de la esclavitud material hay la posibilidad de salvar la libertad interior... »

« No define cuales sean ni deban ser nuestros ideales », a dit P. H. Ureña en 1910 après avoir lu *Ariel*. Bien qu'il ne s'agisse pas exactement d'une définition, il nous semble que Rodó a déjà orienté les esprits par la mise en garde étudiée. Dans le chapitre suivant, il va proposer des valeurs idéales, à travers une réflexion que l'on sent embarrassée, et que l'on pourrait croire théorique. Ce malaise du lecteur, l'auteur lui-même l'a éprouvé : « Hay sin duda cierto género de mortificación en resignarse a defenderle (lo bello) por medio de una serie de argumentos que se funden en otra razón... » : il lui faut défendre une valeur qu'il croit en danger de mort — la beauté — en se servant d'une autre dont l'existence lui paraît moins menacée, l'idée de Bien : « considerad al educado sentido de lo bello el colorador más eficaz en la formación de un delicado instinto de justicia ». L'emploi de « delicado » ici est significatif : dans l'ensemble du chapitre il est utilisé neuf fois et toujours pour caractériser non l'idée du bien, mais le sentiment du beau. Le transfert dans le cas présent indique que Rodó, loin de subordonner le Beau au Bien, faisant du premier une voie d'accès vers l'idéal moral, les confond en réalité dans une intime harmonie : en affinant son goût l'homme devient meilleur. De cette harmonie, il perçoit avant tout les manifestations extérieures. Ni le beau ni le bien ne seront définis dans leur essence, mais les charmes de la vie dans la Grèce antique sont souvent célébrés, l'austérité stoïcienne ou puritaine souvent critiquées. C'est un art de vivre en société qui est proposé où l'élégance, le raffinement des manières — lo selecto, el buen gusto — seraient les véritables valeurs, où de ce fait le Beau serait honoré. Aussi « suavizar los contornos del carácter social y las costumbres » devient une exigence, deux fois formulée dans le livre, car le climat social dans son ensemble doit favoriser le développement de ces valeurs.



Parvenu à ce point de sa « propagande », Rodó aurait pu conclure. Il s'est adressé aux jeunes d'Amérique constitués devant lui en un groupe présentant des traits communs d'âge, de situation sociale et de culture. Il a tenté de les aider à surmonter le désarroi qu'ils connaissent ou qu'il leur prête. Il les a mis en garde contre les sollicitations néfastes engendrées par de nouvelles formes de vie économique et sociale. Il les a exhortés à prendre du recul par rapport à elles, pour vivre plus sereinement et plus justement. Mais l'idéal qu'il défend ainsi est en réalité doublement menacé : menacé d'abandon par cette élite cultivée à laquelle il s'est adressé, menacé d'agression par les autres. C'est de ceux-ci qu'il lui faut maintenant parler, ce qui ouvre dans le livre une perspective nouvelle.

#### *La multitud.*

« Masa, medianía, muchedumbre, multitud, pueblo ». C'est par ces termes qu'il désigne tout au long du quatrième chapitre la masse des autres. Il nous faut savoir quel sens il donne à ces mots, quelle réalité ils recouvrent. Rodó lui-même, après avoir montré comment ses auteurs préférés posaient le problème de la démocratie, indique quelles en sont les données proprement américaines. Pas un mot des masses rurales créoles ou métisses dont pourtant la turbulente présence se manifeste encore dans l'histoire politique du pays. Seul paraît le préoccuper « el presuroso crecimiento de nuestras democracias por la incesante agregación de una enorme multitud cosmopolita ». Il s'agit, bien sûr, des immigrants, surtout italiens et espagnols, qui à cette époque commencent à affluer vers les pays d'Amérique latine, et particulièrement vers l'Argentine et l'Uruguay — « nuestras democracias ». En 1860, Montevideo comptait environ 57.900 habitants ; en 1884 : 164.000 ; en 1889 : 295.000, dont 100.000 étrangers. En 1908, elle en comptera plus de 300.000<sup>8</sup>. C'est-à-dire que Rodó a probablement vu la population de sa ville, qui constitue l'essentiel de son panorama social, doubler entre 1880 et 1900. Phénomène proprement ur-

8. Germán Rama, *Las clases medias en la época de Batlle*, Montevideo, 1950.

bain à cette époque, car les nouveaux venus s'intégraient plus difficilement dans la vie économique et sociale des campagnes : c'est donc en citadin que réagit Rodó. Ne mêle-t-il pas d'ailleurs aux immigrants les nationaux qui, chassés des campagnes par une brutale modification des techniques d'élevage, viennent de leur côté en grand nombre grossir la population urbaine? Quoi qu'il en soit, c'est le nombre, la foule qui l'impressionnent et l'inquiètent. Que craint-il? De nos jours, la présence des multitudes misérables massées dans les « suburbios » des grandes villes américaines provoque, quand on s'y intéresse, plus d'appels à la compassion, à l'aide, à la justice, que de manifestations de crainte. Relisons par contre ces pages d'une extraordinaire violence — si opposée à la sérénité qu'on lui prête trop souvent — où Rodó évoque l'action possible des hordes de la vulgarité. Remarquons comme il y a dans la rédaction de ce texte un constant va-et-vient du futur au conditionnel : « Encumbrados esos Prudhommes harán de su voluntad triunfante... » « ... Su concepción de la justicia los llevaría a sustituir... », comme si dans son appréhension Rodó actualisait un danger qu'à d'autres moments il ne considère que comme une hypothèse, pour finalement en revenir à la réalité des faits : « La ferocidad igualitaria no ha manifestado sus violencias en el desenvolvimiento democrático de nuestro siglo... »

C'est bien l'intrusion des masses dans la vie sociale qui de toute manière est en cause, qu'elles se manifestent par une agressivité violente ou qu'elles fassent régner, par la pression de leur propre poids, la « tendencia a lo utilitario y lo vulgar ». On sait que « lo utilitario » s'oppose à la liberté de l'esprit, et « lo vulgar » au bon goût et à l'élégance du comportement. Mais on voit que Rodó adopte face à cette tendance un point de vue nouveau : dans les premiers chapitres, il la condamnait pour elle-même, les luttes de l'intérêt risquant de corrompre la jeunesse à qui il s'adressait. Maintenant, au contraire, elle est condamnée parce qu'elle est une arme au service de l'égalitarisme. La multitude l'inquiète, car, à la différence des masses écrasées de misère des bidonvilles américains d'aujourd'hui, elle bouge, elle regarde vers en haut, elle as-

pire à monter, et pour ce faire elle songe à s'enrichir. En écrivant « multitud », Rodó n'a pas en vue les populations misérables des campagnes, qui servent de masses de manœuvre aux entreprises des caudillos, ni même le prolétariat ouvrier encore réduit dans l'Uruguay peu industrialisé d'alors. Mais, en 1908, 60 % des chefs de famille sont établis à leur compte, contre 26 % aujourd'hui, ce qui prouve l'existence d'un secteur artisanal important<sup>9</sup>. Une bureaucratie nombreuse se constitue à la même époque dans les pays du Río de la Plata, où l'octroi des emplois administratifs devient un moyen de constituer une clientèle électorale. Le futur président Batlle y Ordóñez construira le succès de sa carrière politique en s'appuyant sur cette petite bourgeoisie en formation, issue des secteurs secondaires et tertiaires. Rodó ne la situe pas avec autant de précision dans l'échelle sociale : cependant, il se sert pour la caractériser de ces symboles du petit-bourgeois que sont dans la littérature française M. Homais et M. Prudhomme. Plus tard, quand l'évolution historique aura précisé la nature et l'ampleur de certaines tendances, il saura associer cosmopolitisme et bourgeoisie. « Eran los años en que... se apresuraba la formación de una burguesía adinerada y colecticia, sin sentimiento patrio, ni delicadeza moral, ni altivez, ni gusto<sup>10</sup>. » On retrouve les valeurs morales ou esthétiques pronées au troisième chapitre — « delicadeza, gusto » — unies ici à une valeur sociale — « sentimiento patrio ». C'est bien un style de vie et un certain ordre qui risquent d'être perturbés par les nouveaux venus. Les laisser s'incorporer de leur propre mouvement à la société en place — ceux à qui Rodó s'adresse en font partie — entraînera une disparition des valeurs jusqu'à présent admises et respectées, sinon vécues et pratiquées.

Cependant, on ne peut ni on ne doit refuser cet apport de forces nouvelles : « es indudable que nuestro interés egoísta debería llevarnos — a falta de virtud — a ser hospitalarios ». Voici que Rodó parle le langage de l'intérêt. Dans la même page il développe sa pensée : « esa importancia cuantitativa de la

9. Germán Rama, *Las clases medias en la época de Batlle*, Montevideo, 1960.

10. *Rumbos nuevos, El mirador de Próspero*, O. C., p. 504 a.

población, dando lugar a la más compleja división del trabajo, posibilita la formación de fuertes elementos dirigentes... ». La division du travail n'est donc pas considérée comme une chance offerte à chaque homme de se voir soulagé d'une partie de ses tâches matérielles afin de lui permettre de se réaliser plus pleinement. A nouveau Rodó dresse ici, comme au chapitre III, une frontière entre l'activité matérielle et l'activité spirituelle, mais en se situant cette fois sur le plan social et non individuel. La conciliation n'est toujours pas possible : à chacun son rôle. La multitude se voit assigner celui d'œuvrer au progrès par son travail. En cela elle sera « instrument » de civilisation, comme il dit dans la même page. Et en cela aussi son rôle est noble : dépouillée du mobile intéressé, son activité devient une fonction utile, car « sin la conquista de cierto bienestar material es imposible en las sociedades humanas el reino del espíritu ». Si l'on accepte de voir chez Rodó cette distinction entre l'activité utilitaire, levier de bouleversement social, et le travail utile, instrument de progrès, on ne peut plus s'étonner de lire à la fin du quatrième chapitre un éloge de la foule, alors que les longs développements antérieurs apprenaient à s'en méfier ; on ne peut être surpris d'apprendre à la fin du cinquième chapitre que « la obra del positivismo norteamericano servirá a la causa de *Ariel* en último término ». Ce ne sont pas là de simples concessions destinées à compenser quelque peu le poids des critiques. Ce que Rodó reproche à la démocratie américaine ce n'est pas sa grandeur matérielle, c'est de vouloir ériger celle-ci en valeur de civilisation, d'avoir confondu les genres et par là étouffé son intellectualité naissante.

Pour que l'Amérique latine ne connaisse pas semblable catastrophe, et puisque la foule est nécessaire, il faut résister à l'évolution qu'elle voudrait imposer, il faut savoir la gouverner « asimilando en primer término, educando y seleccionando después ». Aussi bien l'assimilation que la sélection se feront en fait grâce à l'école. Outre le savoir, l'éducation populaire doit en effet inculquer « el sentido del orden, la idea y la voluntad de la justicia, el sentimiento de las legítimas

autoridades morales ». Dans son édition critique d'*Ariel*, José Pedro Segundo signale que la deuxième proposition « la idea y la voluntad de la justicia » n'existe pas dans le manuscrit de l'œuvre. Cette observation nous semble indiquer que dans la première version Rodó voulait mettre l'accent sur ce qui le préoccupait à ce moment de son discours : éduquer la multitude dans le respect de l'ordre social et de l'autorité morale des élites. L'expression ajoutée traduit sa crainte, exprimée à nouveau plus avant dans le livre, que la nécessaire subordination des masses ne se transforme en injuste exploitation.

Car pour Rodó il n'y a sans doute pas eu d'injustice à assigner au peuple un rôle d'humble exécutant, à vouloir freiner au nom de la défense de l'esprit et de la culture la montée des masses dans l'échelle sociale, à faire de l'école une entreprise de sélection des meilleurs et de subordination des autres. Bien qu'il ait écrit : « Todos los seres racionales están dotados por naturaleza de facultades capaces de un desenvolvimiento noble », il a conçu son livre comme si à la place de « todos » il pensait « algunos ». Il n'accepte pas les idées de Rousseau — « sofista genial » — ni celles de la Révolution française — « delirios ». Il n'a pas cette foi dans la transformation de l'homme, de tous les hommes, par l'éducation qui animait les meilleurs défenseurs de la démocratie libérale du XIX<sup>e</sup> siècle. Non seulement il est déçu par ce qui a été obtenu dans ce domaine en Uruguay grâce aux remarquables efforts de J. P. Varela<sup>11</sup>, non seulement il restreint la portée de ce qui pourra être fait<sup>12</sup>, mais il s'interroge même sur l'opportunité de former l'intelligence du peuple, au détriment de l'enthousiasme<sup>13</sup>. Sa croyance dans le caractère inéluctable des inégalités de nature l'a conduit logiquement à désirer une démocratie gouvernée par des élites, une démocratie qui « se limita a considerar como un hermoso ideal de perfectibilidad una futura equivalencia de los hombres por su ascención al mismo grado de cultura ». Cet idéaliste sait mettre ce qu'il considère comme une utopie à sa juste place.

11. *De la enseñanza constitucional y cívica en los estudios secundarios*, O. C., Adición a Escritos misceláneos, p. 1402.

12. *Liberalismo y Jacobinismo*, O. C., p. 287 b, 288 a.

13. *Ibid.*, p. 288 a.

*Verdaderas superioridades humanas.*

A travers tous les termes utilisés pour qualifier les élites de sa république idéale — il n'y en a pas moins de treize au long du quatrième chapitre — on discerne que leur supériorité se fonderait sur les capacités intellectuelles — « espíritu, inteligencia, cultura, pensar » — et morales — « noble, moral virtud ». Celles-ci seraient réunies, comme l'étaient au chapitre III le sentiment du beau et celui du bien, auxquels d'ailleurs elles s'apparentent fort. Bien qu'il considère que ces capacités légitiment d'elles-mêmes, par essence, la supériorité de ceux qui les possèdent, Rodó veut la fonder démocratiquement. « Dominio... consentido por la libertad de todos », dit-il, ou encore « autoridad vinculada al voto popular ». Ainsi les dirigeants seraient élus par le peuple et ce libre choix permettrait à celui-ci d'accepter plus facilement la nouvelle aristocratie que l'ancienne. On peut se demander comment la multitude, naturellement portée à envier ou à haïr ce qui la dépasse, saura se montrer assez clairvoyante pour bien effectuer ce choix. On peut aussi se demander comment cette élite issue du peuple grâce à ses qualités d'intelligence, sans doute, mais aussi de volonté, parfois alimentée par l'ambition, se comportera à l'égard de ceux qu'elle aura pour mission de guider. Rodó a pressenti les abus que pourrait engendrer cette situation, aussi a-t-il tenu à affirmer, s'opposant à Nietzsche, que « la superioridad jerárquica en el orden no debe ser sino una superior capacidad de amar ». Mais est-ce suffisant alors qu'auparavant il avait à plusieurs reprises loué « les efforts méritoires de la volonté » et prétendu que la supériorité effective devenait un droit récompensant ceux qui avaient conquis la supériorité morale? Le public auquel il s'adresse, naturellement porté, dans l'Amérique de 1900, à se croire parmi les meilleurs et les plus aptes, est invité par Rodó lui-même à prendre conscience de ses droits plus que de ses devoirs envers les autres.

En réalité, l'intention première de Rodó, sa préoccupation vitale, est d'affirmer la nécessité d'une aristocratie de l'esprit.

Mais il doit en convaincre ses lecteurs tout en respectant l'idée de démocratie et en satisfaisant son propre désir de justice. Aussi fait-il appel à l'élection comme moyen de promotion des meilleurs ; aussi affirme-t-il la valeur sociale de l'idéal chrétien de charité. Nous avons dit quelles réserves appelle la difficile conciliation de ces exigences divergentes. C'est également au nom de la justice qu'il déclare se séparer de Renan. Mais peut-il qualifier de paradoxe injuste l'affirmation qu'il lui prête : « Dios no ha querido que todos viviesen en el mismo grado la vida del espíritu », puisque lui-même voit dans l'inégalité le résultat des « misteriosas elecciones de la naturaleza » ? N'a-t-il pas d'ailleurs dû systématiser la pensée du maître pour pouvoir se différencier de lui plus facilement ? Dans *La réforme intellectuelle et morale*, Renan affirme aussi que « des réformes supposant que la France abjure ses préjugés démocratiques sont des réformes chimériques<sup>14</sup> ». L'attitude qu'adoptent les deux penseurs face à la démocratie est en réalité profondément semblable. Tous deux se font les défenseurs de l'esprit — esprit et culture chez Rodó, esprit et science chez Renan — et veulent lui confier, ou lui restituer, un rôle directeur. Lorsqu'il tente de définir ce qu'est l'âme d'un pays, Renan écrit cette phrase que Rodó aurait pu signer de son nom : « Cette âme peut résider en un fort petit nombre d'hommes ; il vaudrait mieux que tous pussent y participer ; mais ce qui est indispensable, c'est que, par la sélection gouvernementale, se forme une tête qui veille et qui pense pendant que le reste du pays ne pense pas et ne sent guère. » Comme Rodó à propos des multitudes, Renan englobe dans l'expression « le reste du pays », et dans la même méfiance, des catégories sociales à la culture et aux préoccupations fort différentes : le communard et le paysan riche de la Beauce. Comme *Ariel*, *La réforme intellectuelle et morale* recèle une contradiction entre exigence fondamentale et argumentation formelle : les deux personnages à qui Renan prête sa voix expriment l'un et l'autre la pensée de l'auteur, bien qu'ils paraissent s'opposer.

Rodó s'est désolidarisé de Renan, après bien des éloges, parce

14. E. Renan, *La réforme intellectuelle et morale*, Paris, 1872.

que les idées de celui-ci sur la démocratie étaient trop connues en Uruguay, et exprimées de manière trop brutale dans *Caliban* notamment, pour qu'il puisse se permettre de les adopter globalement. Cependant lui-même oublie parfois qu'il a condamné les aristocraties injustes et sans fondement : quand il reproche aux Américains du Nord d'avoir renié « la memoria de los patricios de Virginia y de los caballeros de la Nueva Inglaterra », quand il dit son admiration pour l'Angleterre de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, où règne la plus forte inégalité sociale de l'Europe libérale, parce qu'elle possède « en la constitución de su aristocracia — por anacrónica e injusta que ella sea bajo el aspecto del derecho político — un alto e inexpugnable baluarte que oponer al mercantilismo ambiente y a la prosa invasora ». On voit à travers cette phrase comme la préoccupation fondamentale de Rodó n'est pas d'indiquer le processus de formation d'une aristocratie nouvelle ni de définir le contenu de son rôle directeur dans le destin du pays, ou de l'Amérique : son principal mérite sera d'exister et d'être le bastion contre lequel viendra se briser la vague montante ou, comme il le dit ailleurs, de constituer « eficaces barreras con las cuales asegurar dentro de un ambiente adecuado la inviolabilidad de la alta cultura ». Rodó sait que cette jeunesse d'Amérique ne sera pas composée d'êtres supérieurs, de « héros » ; elle aussi sera en quelque sorte un instrument, une troupe d'élite : « ...sois los destinados a guiar a los demás en los combates por la causa del espíritu ». Ces combats, ce n'est pas contre une idée qu'il leur faut les mener — le positivisme nord-américain par exemple — mais contre eux-mêmes d'abord, qui ont trop tendance à céder au chant des sirènes de l'activité intéressée, et ensuite contre les cohortes cosmopolites dont l'utilitarisme est l'arme principale. S'ils en sortent victorieux, l'Amérique pourra espérer offrir « para el desenvolvimiento de superiores facultades del alma, la estabilidad, el escenario y el ambiente ». Une Amérique où enfin le génie, artiste ou penseur, pourra vivre. Où Rodó lui-même pourrait vivre, car c'est sa propre vie qu'il met en jeu dans *Ariel*.



*La América que soñamos.*

Les pénibles conditions d'existence de l'artiste dans la société américaine, Rodó les a sans doute vécues quotidiennement si l'on en juge par la fréquence de ce thème dans ses écrits et sa correspondance<sup>15</sup>. « Lo que nos oprime es la falta de público, de ambiente », confie-t-il à R. Altamira en 1900, dans la seule lettre pourtant où l'on peut lire quelques observations réconfortantes sur la vie de l'esprit à Montevideo. Remarquons que l'étouffement ressenti par l'écrivain — « oprime » — a ici deux causes : le manque de lecteurs rend vain tout désir de communication, mais l'existence d'un climat social hostile ou peu favorable compromet en outre le désir même de création. Ces deux maux sont présents à l'esprit de Rodó lorsqu'il écrit *Ariel*. Le premier chapitre, par le rôle qu'il assigne à l'écrivain, les deux suivants, par les valeurs qu'ils défendent ou proposent, sont en fait une tentative de reconquête de ce public virtuel auquel s'adresse l'auteur. Et l'argumentation laisse parfois passer des accents plus personnels, comme des confidences ou même des plaintes nées de la solitude : ... « aquellas preocupaciones puramente ideales que, siendo objeto de amor para quienes les consagran las energías más nobles de su vida... »... « ...para un espíritu en que exista el amor instintivo de lo bello hay, sin duda, cierto género de mortificación... ». Dans la deuxième partie du livre, l'atmosphère nuisible à toute création est analysée, combattue et illustrée avec force aussi au chapitre vi. Le sort du héros de Tennyson, piétiné et écrasé par la foule, est celui de tout artiste en Amérique : c'est de l'Amérique en effet qu'il parle aussitôt après avoir terminé l'évocation de ce supplice ; c'est même sans doute à elle, et à lui, qu'il pensait dès la phrase d'introduction où, renonçant à la localisation temporelle trop vague — « cuando » — il écrivait : « Allí donde la sociedad humana es

15. Dès 1895, dans la deuxième étude donnée à la *Revista Nacional* (O. C., p. 745), il y fait allusion, et à nouveau la même année dans son article sur J. G. Gómez (O. C., p. 491 a). Et douze ans après, dans *Impresiones de un drama* (O. C., p. 524), il dira combien il envie la situation de l'écrivain en Europe, où le talent parvient en général à se faire connaître. La lettre à J.-F. Piquet du 28 mars 1897 laisse apparaître elle aussi sa souffrance (O. C., p. 1271).

para él un género de soledad. » Sur ce point encore, d'ailleurs, Rodó a pu trouver dans la lecture de ses auteurs préférés des préoccupations non pas identiques, mais comparables aux siennes : dans la France de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'éclatante participation des grands romantiques à la vie publique — Lamartine, Hugo — n'est plus qu'un souvenir. « Ce n'est pas avec de belles paroles que l'on fait du sucre de betteraves », dit maintenant Arago à la tribune de la Chambre<sup>16</sup>. Et Renan, évoquant la vie culturelle sous le règne de Napoléon III, note : « L'atmosphère s'appauvrisait, on mourait de froid. » Mais ni Renan ni Rodó ne s'en tiennent au témoignage : l'un et l'autre proposent une réforme dont les aspects moraux, sociaux, politiques même, sont en étroit rapport avec leur souci premier : la situation et le rôle du savant et de l'écrivain.

Dans une étude précédente<sup>17</sup>, nous avons tenté de montrer à travers une analyse des écrits de jeunesse de Rodó comment la relation de l'artiste avec son temps était conçue tantôt comme détachement, tantôt comme engagement. *Ariel*, où ces deux attitudes se manifestent encore, est une tentative pour résoudre leur opposition. C'est toujours au détachement qu'inversement, nous l'avons vu, l'apologue du vieux roi. Cette sorte de retour sur soi — « ensimismamiento » — étrangement proposé à des jeunes que l'on avait auparavant exhortés à plus d'enthousiasme et d'énergie, prend un autre sens si l'on y voit l'expression d'une nostalgie de Rodó écrivain : celle qu'il éprouve chaque fois qu'il parle des poètes « jardineros del yo...<sup>18</sup> ». Cet aspect de sa personnalité a fréquemment été souligné et commenté. Peut-être l'a-t-on privilégié aux dépens de l'aspect opposé : son désir d'engagement. Rodó a pourtant exprimé à plusieurs reprises, entre 1895 et 1900, son estime pour la forme d'action qui avait placé les écrivains libéraux du Río de la

16. Cité par Robert Schnerb, *Histoire générale des civilisations. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, P. U. F., 1955.

17. *Rodó en 1899 : américaniste et moderniste*, in *Cahier des Amériques latines*, n° 3-4, série Arts et littératures, Institut des Hautes Études de l'Amérique latine, Paris, 1969, p. 67-75.

18. Ainsi dans son commentaire de *Bajorrelieves* de Leopoldo Díaz, intitulé *Divina libertad* (O. C., *El mirador de Próspero*, p. 528). Et aussi dans *De lo más hondo* (O. C., *El mirador de Próspero*, p. 568).

Plata dans l'opposition au dictateur Rosas. C'était une génération, dit-il, qui, sous l'impulsion d'Echeverría, « levantaba, como los fundamentos del pórtico por donde debía verificarse el pasaje a una época nueva, una idea de emancipación literaria, un programa de regeneración social y una fórmula de organización política<sup>19</sup> ». Reconnaît-on au passage certaines intentions, et même une image — « pórtico » — que l'on retrouve dans *Ariel*? Avant d'écrire cette œuvre, Rodó est intervenu dans la vie politique de son pays<sup>20</sup>; deux ans après l'avoir terminée, il sollicite et obtient un mandat de député. A-t-il vraiment pris cette décision contre sa volonté, sur les instances de ses amis, comme le suggère A. Zum Felde? Il est sûr que très vite il a paru regretter son engagement dans cette sorte de divertissement où, à l'intérieur d'un cercle restreint, les querelles personnelles se mêlent à l'opposition traditionnelle entre les familles et viennent compliquer les conflits d'intérêt<sup>21</sup>. Une telle expérience lui confirme ce qu'il savait depuis longtemps, puisqu'en 1897 déjà il confiait à J. F. Piquet : « No hay tribuna, no hay prensa política, no hay vida de la inteligencia<sup>22</sup>. » Alors pourquoi Don Quichotte fera-t-il une deuxième, puis une troisième sortie, en acceptant un nouveau mandat en 1908, un autre en 1911<sup>23</sup>? Toujours sous la seule pression de ses amis? ou par incapacité à résister à l'attraction, indéniable, qu'exerçait le monde de la politique sur les écrivains de son temps? Nous pensons au contraire qu'il existe chez Rodó, en même temps qu'une nostalgie d'évasion, une réelle ambition d'agir. Elle s'exprime quand il dit son admiration pour le rôle joué autrefois par Rivadavia, Sarmiento, Echeverría, J. C. Gómez. Il souhaiterait que la pensée de l'écrivain soit aujourd'hui comme alors : « vivificando el organismo social como energía impulsora y soberana, resplandeciendo como supremo prestigio de la personalidad y acatada como fuerza efectiva de gobierno<sup>24</sup> ».

19. « Escritos de la *Revista Nacional* », *El iniciador* (O. C., p. 819 a).

20. *Escritos políticos* : les quatre premiers de ces écrits sont antérieurs à 1900. O. C., p. 1003 et suiv.

21. Lettre à J.-F. Piquet, déjà citée, du 28 mars 1897. O. C., p. 1271.

22. *Ibid*

23. Lui-même cite Cervantès dans une lettre à J.-F. Piquet. O. C., *Correspondencia*, p. 1274 a.

24. *El iniciador* (« Escritos de la *Revista Nacional* », O. C., p. 819 a).

Mais, pour que cet engagement ne soit pas renonciation à soi et esclavage, pour que l'écrivain soit en même temps écouté et protégé, Rodó veut susciter par sa propagande d'*Ariel* la naissance d'une élite qui soit en même temps un rempart contre la multitude et un public attentif à sa parole : « Sed espectadores atentos ahí donde no podáis ser actores. » L'écrivain, quant à lui, pourra alors ne plus se maintenir à l'écart, mais exercer son magistère sublime depuis les sommets : les mots « alto », « alzarse », « erguirse » sont parmi ceux dont la fréquence est remarquable tout au long du livre. Ainsi conservera-t-il son indépendance et pourra-t-il être, en même temps que le guide écouté, l'être exceptionnel et solitaire, témoin et interprète d'une civilisation qui par lui se perpétuera et, sans lui, disparaîtrait de l'histoire de l'humanité.

BERNARD LE GONIDEC.